



# JOURNAL DE GUIGNOL

ILLUSTRÉ

On reçoit les abonnements :

BUREAU CENTRAL DES JOURNAUX  
RUE TUPIN, 34.

Politique et Hebdomadaire

ABONNEMENTS

	Six mois.	Un an.
Lyon et le Rhône.....	6 fr.	12 fr.
Autres Départements....	8 fr.	15 fr.
Etranger, port en sus.		

Pour la Correspondance :

BOITE A LYON  
RUE DE CONDÉ, 39.

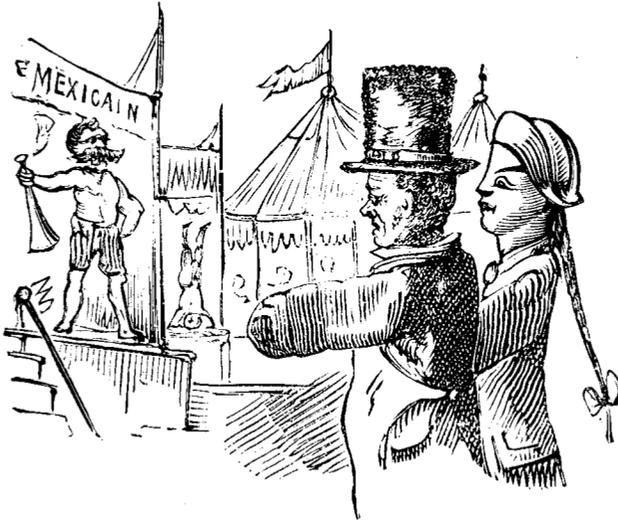
## Guignol à la vogue des Tapis

Qué beau temps ! qué beau temps, les gones ! et dire que du depis ce matin je sis n'en train de me depatrouiller la frimousse et que c'est dimanche. Y faut ben ce jour-là se lentibardanner un mement, pour se reposer le porte-cornes de tous les tarabustements et sigrolements de la semaine, et mener promener ma Madelon que tombe dans lâne émie, à feurce qu'elle n'esse sage, tant elle travaille de jour et de nuit ; mais dites, les t'amis, où guiable faut-y ben aller ? Ousqu'on rigolle maintenant à Lyon du depis que ce vieux melachon et cancorne de Ducroc n'a aboli tous les chenues endroits que fesient crever de rire tous les Yonnais le dimanche ? Y n'a commencé par raser et déponteler toutes les vogues, on pouvait pus aller au char tournant que vous fesient tant de bien à l'embuni et qu'on croyait censement que l'on voyageait du ciel à l'enfer. Et les petites bobonnes de brasserie que vous servient avé de z'agnolets si chenues qu'on en prenait la favette quand elles vous arregardont. On allait licher de bouteilles rien que pour leur z'y faire peter la miaille, au moins le temps y durait pas ! Les zaliqueurs vous passaient dans la bredouillette sans qu'on n'y sente et on rentrait toujours dans la cambuse, avé son plumet sus le casaquin. Et pis tous ces décrets, comme il appelait ça, LUI !... Les espiciers pouvoient plus faire licher de canons sus le zinc, enfin on pouvait pas seulement n'ouvrir son portail pour chanter une petite chanson qu'on vous arrapait par le corgnolon, et on vous menait à la cave vous y faire passer huit jours de privation, et quand y vous lachiont, y disiont que c'était tant selement pour voir si vous aviez bon caractère et vous faire faire de z'économies. Hein ! c'était t'y ben rigolo, pas vrai que c'était de juste.

J'étais n'entrain de faire toutes mes reflectances, je jetais ma cloche à melon dans l'air, pour savoir de quel coin je n'allais m'escanner avé mon petit trognon que n'était prêt à partir, quand j'entends dans l'escalier Gnafron que beuglait, mais que beuglait comme un veau que tête. « — Guignol ! Guignol ! es-tu z'en haut ? — Et voui, que je rebrique, grand bête ! Pourquoi que te quinces comme ça ! — Ah ! viens vite, viens vite ! ma vieille, qui me dit. Te sais pas la nouvelle ? Eh ben ! la vogue des Tapis qu'esse revenue. — La vogue des Tapis ? mais qué donc que tu bajafles ? T'esse un serin ; te sais ben que gn'en a pus de vogue à Lyon du depis que

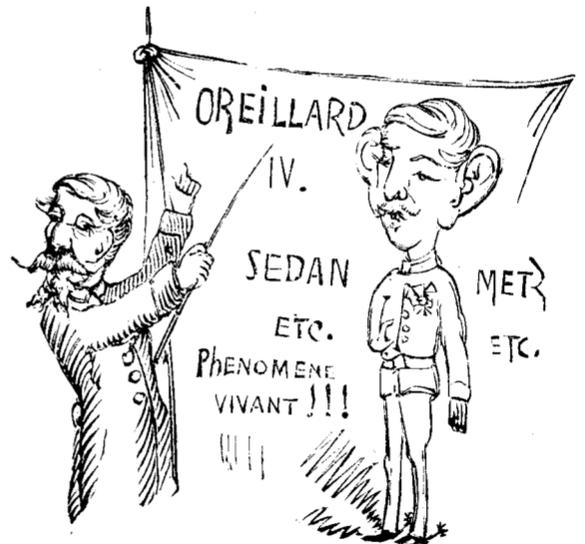
ce grand marque-mal de Ducros nous a tout petafiné nos affaires. — Mais si ! si ! que rebâchait Gnafron, je te dis que ya de bons zigues que l'ont faite revien-dre. Allons ! viens t'en avé ta Madelon et nous vons licher c'te fois un coup, et n'avalere de bugnes à nous en faire peter la bredouille et la margoulette. Enfin ! à force de le voir si content et si requinqué à neuf, je finis par croire à tout ça qu'y disait et je me laisse empogner à la brassée, et nous nous escannons ensemble. Nous grimpottons à la Croix-Rousse par la Grand'Côte, pace que Gnafron y n'aime pas la Ficelle ; y dit qu'y en a ben assez de ficelles comme ça dans le monde. Et pis ! y n'aime pas faire l'aristo, lui ! pour se faire caminer, et que quand y n'esse venu z'au monde, y gn'avait pas tant de ficelles que ça, et que l'on grimpeait à la Croix-Rousse tout de même. Avé tous leurs chemins de fer, ça ne fait que de tort au pauvre monde, et quand les gones passaient par la Grand'Côte, ça fesait travailler tous ces t'amis qu'ont de petits magasins tout du long, qu'étoions tous riches, et du depis qu'y a la ficelle, c'est eusses que se trouvent ficelés.

Enfin ! nous velà arrivés sus le plateau. Oh ! la,



la, la ! c'est pas Guieu possible, c'était ben vrai, mais voui, les gones ! la vogue dans son plein ; mais que je dis, nous sons donc plus dans l'inquisition ? Nous ons donc pus de roi à Lyon que commande tout seul ? Gnafron m'a consolé tout de suite, pace que je pouvais pas y croire tellement j'avais de joie, je pleurais, je bavais, que mes châssis n'en pissaient de l'eau comme la fontaine des Trois-Cornets. Et y me dit : — « Grand borniclasse, te sais donc pas que nous avons, c'te fois, un vrai Parfait, qu'aime ben trop les Yonnais pour leur z'y cause de z'emmiellements. Et pis, c'est pas feni ! Y n'a bien fait de choses pus chenuses que ça, te verras ! te verras ! attends mement ».....

Nous étions là, à devant la vogue, nous savions pas trop de qué coin y fallait se lantibardanner, tellement c'était canant à voir. Nous marchions tout de même au beau milieu, quand nous vitrons une grande baraque qu'avait une grande toile et dessus une grande image qui n'y avait écrit en lettres majuscules : « Venez voir ! le vrai phénomène vivant de Chilerustre. » Le gone que le fesait



voir remuait sa raquette et gigodait tellement, que ça nous a arquepinés, et pis c'était plein de monde autour qu'arregardait. Mais, que je dis à Gnafron : — Quoi donc que c'est que ce gone qu'on fait voir et qu'a de plats à barbe pour de z'oreilles, et de z'abattis de taille, oh ! la, la !...

— Comment, bugnasse, te le reconnais pas, te l'as donc pas vu, en 69, avé sa meman, quand y n'esse venu à Lyon faire son faraud et son boime, qu'y n'avait tout mis Lyon en boulevari pour le recevoir, te le reconnais pas?... Reluque-le bien, te sais ben le petit que ramassait les balles des Purschiens à Sarrebrück, et son pepa que l'aimait tant pace qu'y ressemblait qu'à sa meman. — Oh ! c'est donc lui ! J'y suis, oui ! oui ! c'est ben lui, alors y faut aller voir. Combien ça coûte, eh ! l'homme ? — Dix centimes, deux sous, qu'y rebrique, oui deux sous tout le paquet. Nous entrons, c'était ben lui, pour de vrai ! Y n'avait un air tout guilleret, le gone ; y jacassait dans sa cambuse qu'y n'était le roi, le roi de tous, le roi des saltimbanques, que quand y reviendrait faire de collagne avé la République, que tout marcherait ben bien ; y promettait à tous les Yonnais et aux pauvres Canezards, que tous les jours y leur z'y ferait fumer de cigarettes, sentir de parfumeries, et qu'y mangeriont rien que de poulet, plus de buyi, rein que de rûti. Tout le monde boiront du Beaujolais de la comète.

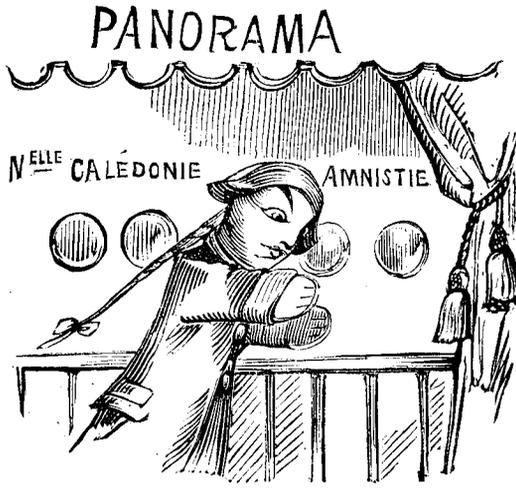
On mettra pus de l'eau dans le vin. Là-dessus, Gnafron se met n'à quincer : — Zut !... Tais-toi donc, petit borniclasse, te nous feras manger que de canards et boire de pissat d'âne. Je n'ai vite fait taire mon Gnafron, que se préparait une mauvaise affaire, et nous sont allés pus loin, voir la suite. A flanc de la première baraque, y avait un grand marchand de bugnes que les avait collétionnés pour la vogue. C'était un grand pillandre, noir



comme un nègre, y brassait ses bugnes qu'y n'y avait mis de coin.

Si vous saviez, les gones, comme je n'en ai reconnues!... J'aurais tout de même pas cru qu'y n'y avait tant de bugnes à Lyon que ça. C'était tout de la grande fabrique gouvernementable. Y avait Coco, Bouvier, le grand Tami Ducrot, y z'étaient tous pendus à la ficelle et le marchand disait : — V'là des bugnes, Messieurs, pas chères, que si vous n'en mangez, vous n'en créverez. Nous ons alorse pris la poudre d'escampette, et nous sont allés voir une autre baraque où l'on lorgnait, où y avait écrit sus la porte : Voyage des Français en Calédoine et Amnistie. Là-devant Gnafron me dit : — Arluque donc! ben sûr que c'est ce qui a de plus chenu à vitrer par là! et nous sont entrés voir. Le premier châssis arreprésentait un grand

barcot qu'emmenait un tas de pauvre monde sus la



mer. Y z'avient l'air ben tristes! et gn'en avait que levaient leurs bras et leurs jambes dans le ciel, qu'arregardaient du flanc de chez nous; les memans pleuraient, et les petits miaillons quinchait.

— Pauves frangins! que je disais, que donc qu'y sont ceusse-là?

— Mais, grand caquenaneau, que me dit Gnafron, te vois pas que c'est eusse que sont allés dans la Carédonie et que l'on veut les faire revieudre dans l'amnistie.

— Ah! voui! et nous passons au second vitrement. Nous reluquons avé Gnafron. D'abord c'était encore les mêmes, y z'étaient pus sus le bateau, y z'étaient couchés par terre, dans l'eau, y z'avient tous de z'airs si pauvres, si à plaindre, tout dépenaillés, on leur z'y voyait leurs carcasses à travers leurs frusques toutes rapetassées. Oh! les pauvres frangins! c'était n'à vous fendre l'estôme. C'est pas Guieu possible, que nous de Français et de Yonnais qu'ont le cœur si bon et si juste, nous fassions si peu de cas de nos pays. Comment! ce sont nos frangins que souffrent comme ça et nous bugeons pas pour leur z'y envoyer de vivres et de frusques!... Ma fi! moi j'ai pas pu z'y tenir. Mon estôme n'était gonflé de chagrin, et mes quinquets giclaient de l'eau que ça n'en a arrosé

tous les spectateurs. J'ai n'été z'obligé de pleurer, oui de pleurer pour ces pauvres tamis que nous laissons là-bas, pace qu'y z'ont fait de gognandises qu'on ne veut pas leur pardonner. Y n'esse vrai que gn'en a qu'en ont bien trop fait, mais qu'est-ce qui n'en fait pas de gognandises; ceux que les pardonnent pas n'en ont ben fait eusses? Y en a qu'ont de petits miaillons dans tous les coins que quinchent, et qu'ont pus de peine à les cacher, que leurs memans à les faire. C'est ben de grosses gognandises, ça.....

Tous ceusse que font ça, que sont la cause qu'un tas de petits malheureux n'ont point de pepa, et que laissent sus les bras de leurs memans qui sont n'obligées de travailler la nuit et le jour si elles veulent rester braves filles. Ceusse-là la méritent-ben, la Carédonie, et pis que c'est ben encore trop doux pour eusse!... Enfin, mon gigier n'allait éclater, tellement je sanglottais, quand Gnafron me dit : « Allons, viens donc, grand benoni, n'y a encore un châssis à voir. » Alors je me requinque un peu, je m'essuie ma fontaine giclante, et je va voir le troisième. Oh! les gones! savez-vous quoi j'ai vu? Eh ben! gn'avait encadrés dans le châssis tous les gones qu'avient refusé l'armistie. Yen avient qui faisaient de nez comme



## L'ARTICLE 8

### RÉVISION DE LA CONSTITUTION

La scène se passe à la campagne pendant les vacances du Sénat.

M. le marquis de Carabas-Lieufranc, homme de vieille roche et de plus sénateur — non de la série A, B ou C, s'il vous plaît, mais sénateur à perpétuité, inamovible pour tout dire — M. le marquis est assis sur la terrasse de son château féodal. La brise matinale souffle légèrement; la campagne est rayonnante; un soleil printanier éclaire le paysage d'une lumière tempérée. Néanmoins, M. le marquis est triste; son regard désolé se promène au loin.

Il pense!! (Respectons l'homme qui pense!).....

M. le marquis (sortant de sa rêverie). — Je ne pourrai jamais venir dans mes terres sans être affligé par le même spectacle écoeurant... Corbleu, saprejeu, ventre-saint-gris! ces manants, vilains et croquants, dont les biens touchent mon domaine, sont d'une épouvantable quiétude! C'est à n'y plus tenir! Le soleil de la Révolution luit depuis tantôt cent ans, et leurs blés poussent à merveille... C'est à douter de la providence!... Ces gens-là ont l'insolence de se passer de nous; plus de redevances, plus de dîmes, plus de corvées et plus de taille!... Ils font leurs affaires eux-mêmes. Plus de droit de mouture, plus de four banal, plus de ces jolis droits du seigneur... Chacun a son colombier... Oh! cela ne saurait durer, car Dieu est juste!

Ce spectacle me confirme dans mon projet. Oui, la révision de la Constitution est nécessaire... je la demanderai au Sénat... Mon estimable collègue, monsieur Paris, le beau Paris, peut compter sur moi... L'article 8 ouvrira la porte au roi mon maître, et alors...

Le soliloque de M. le marquis de Carabas-Lieufranc est interrompu par l'arrivée de maître Jacques, l'intendant du château.

Maître Jacques. — Monsieur le Sénateur a-t-il bien passé la nuit?

M. le marquis (d'un air maussade). — Oui Jacques... merci.

Maître Jacques. — L'air de la campagne est-il favorable à Monsieur le Sénateur?

M. le marquis. — Mon Dieu! Jacques, le séjour de la campagne est sans doute excellent pour la santé; mais il a cet inconvénient de nous mettre face à face avec les désastres que la Révolution a semés sur son passage, tandis que le tourbillon de la vie parisienne ou l'agitation de Versailles font oublier, bien des choses...

Maître Jacques. — Il est vrai, Monsieur le Sénateur, que tout ne marche pas comme autrefois, surtout à la campagne...

M. le marquis. — A qui le dis-tu?... Toi-même, mon garçon — je m'en aperçois avec douleur — tu es envahi par l'esprit moderne!

Maître Jacques (pétrifié). — Moi, Monsieur le Sénateur... Que Dieu me garde d'un pareil malheur! Si je croyais...

M. le marquis. — Mais oui, mon ami, tu es malade, sans t'en douter... Ainsi, pourquoi ce titre de Sénateur que quelques centaines de roturiers m'ont donné te fait-il oublier, quand tu me parles, celui de marquis que je tiens de mes illustres aïeux... C'est comme si tu donnais au Roy, notre maître, lorsqu'il sera sur le trône, le titre de chef du pouvoir exécutif... Sens-tu combien cela serait monstrueux?

Maître Jacques (d'un accent convaincu). — Oh oui, Monsieur le Marquis, cela serait abominable. Aussi je vous prie de me pardonner mon erreur.

M. le marquis. — Je te pardonne, car je sais que le fond de ton cœur est bon... Mais, puisque te voilà, dis-moi à quelle distraction je pourrais bien occuper ma journée.

Maître Jacques. — Si M. le Séna... (Se reprenant vivement.) Si Monsieur le Marquis n'attend personne aujourd'hui, il pourrait aller visiter la propriété que j'ai

récemment achetée par ses ordres et qui se trouve à l'extrémité de son ancien domaine.

M. le marquis (dédaignusement). — Non, mon ami, je m'en rapporte absolument à toi en ce qui concerne la gestion de mes biens; je ne m'abaisse pas à de si misérables détails... Aujourd'hui je chasserai... La chasse est un plaisir royal. Elle était la grande passion du roi-martyr... C'est pourquoi donne des ordres en conséquence...

Maître Jacques. — Je ferai remarquer à Monsieur le Marquis que la chasse n'est pas ouverte, et que la loi...

M. le marquis (avec vivacité). — La loi! La loi!... Mot barbare, mot révolutionnaire!... Est-ce que mes aïeux ne chassaient pas en toute saison, selon leur bon plaisir? Et moi, si je les voulais imiter, serais-je donc traité comme un vulgaire braconnier?... Quelle honte!... Oh! la Révision, vois-tu, la Révision au plus vite, ou nous sommes perdus!

Maître Jacques. — Je ferai observer à Monsieur le Marquis que le gros gibier, trop chassé sur ses terres, se trouve principalement en dehors des domaines de Monsieur le Marquis, sur des terrains occupés par des petits propriétaires et où l'on ne peut chasser sans s'exposer à une contraven...

M. le marquis (courroucé). — Assez! N'en dis pas davantage. La rougeur me monte au visage... Et quand je songe que mes aïeux pouvaient parcourir à leur aise et battre en tous sens les terres des serfs et vilains!... Mais ce temps-là reviendra. L'article 8 de la Constitution nous permet de l'espérer... En attendant, puisque l'on ne peut chasser, organise une pêche digne de moi, sur la rivière qui limite mes biens.

Maître Jacques (timidement). — M. le Marquis, la loi sur la pêche...

Monsieur le marquis (éclatant). — Encore!!! la loi!... Ventrebleu! ne prononce plus ce mot, ou je te casse aux gages!

Maître Jacques (embarrassé et tremblant). — Je suis confus véritablement... Mais je ne sais comment

de pélicans blancs, mais eusse y vouliont pas se plumer les flancs ! Je n'en ai reconnu une tapée. Y avait tous les jappeurs, même de z'avocats, et après, nous passons voir autre chose. C'était l'apo-t-orose. Oh ! oh ! c'est ça qu'était chenu et ébarliodant à voir ! Un tas de pantins, de sartimbanques, de cloues, que fesiont de tours, à celui que les ferait le plus fort. Y avait Buffet que fesait l'échelle humaine, y tenait tous ses t'amis et protégés en l'air. Et pis, Plonplon, vous savez celui qu'a une grosse bedaine, y jouait avé Rouher, au tonneau, à celui que se roulerait le mieux, et de Castagnac que tenait un grand sabre ; c'est lui que coupait les têtes ! Ça coûtait que cinq centimes pour les voir remettre. Et pis, dans tous les coins, y en n'avait que fesiont de gaviolles à qui ferait le mieux les jambes en l'air ; y avait de notaires, de banquiers, ceusse que changent à la bourse et que piayent tant, enfin tous ceusse que savent lever les jambes, quoi !

Mais y faut ben vous dire, les gones, que tout ça que je vous débobine, c'étaient tout de z'images qu'étiot à la vogue, mais que vous saurez ben voir si elles sont vraies. Pas les tamis ?... C'est pas à vous qu'on en apprend.

Votre vieux frangin,

JEAN GUIGNOL.

## PRÉDICTIONS POUR LA SEMAINE PROCHAINE

Il y aura un nouveau mouvement sous-préfectoral, dans le but d'éviter au gouvernement de nouvelles démissions de fonctionnaires institués par le 24 mai.

Le succès de cette opération est certain si, comme on l'assure, tous les sous-préfets reçoivent de l'avancement.

A cette condition-là, tous resteront.

X

Tous les maris paieront, sans compter et sans observations, les notes des couturières et des modistes de leurs femmes.

Ils peuvent compter, qu'à cette condition, ils ne seront plus trompés... sur le chiffre des dépenses de ces dames.

PICK-NICK.

## A VICTOR HUGO

Oh ! Comme vous parliez d'une haute façon,  
Et comme vous aviez supe-bement raison !  
Maître illustre, merci !... Votre voix inspirée  
Vient de plaider encor cette cause sacrée,  
La CLÉMENTE !... Proscrit, c'est au nom des proscrits  
Que vous avez parlé ; vieillard, vous avez pris  
La défense de ceux que le malheur opprime.  
« La femme et les enfants sont étrangers au crime —  
Avez-vous dit. — Ce sont eux pourtant qu'on punit.  
La famille, sans chef, souffre et se désunit.  
Refaites-la ; rendez, vous en qui l'on espère,  
A la veuve un époux, aux orphelins un père ! »

Et vous dites encore : « Il existe à Paris  
De sinistres endroits où l'on entend des cris  
Sortir du sol... — le sang est mauvaise rosée —  
Que la grande cité soit par vous apaisée ;  
Faites cesser des morts ce lugubre concert !...  
Nouméa trop peuplé fait l'atelier désert ;  
Rendez ses travailleurs à la mère-patrie,  
Faites grâce ! Ecoutez la France qui vous prie ! »

O maître, il était bon que tout cela fût dit.  
Hélas ! à votre appel le Sénat répondit  
Par un cruel refus... Du moins, devant l'Histoire,  
L'honneur de notre siècle est sauvé. Votre gloire  
Nous préservera tous d'un éternel affront,  
Car — lorsque nos neveux, nous morts, demanderont  
Qui fut en notre temps l'apôtre de clémence,  
Qui prit des malheureux la sublime défense —  
L'Histoire répondra : Le plus grand d'entre tous !  
— Et ce siècle sera pardonné grâce à vous !

CADET.

## PANTINS ET FICELLES

LA VÉRITÉ SUR LA QUESTION D'ORIENT

Brochure anonyme chez tous les libraires.

Tel est le titre d'un petit ouvrage qui vient de publier, sous une forme aussi simple que venimeuse, les détails les plus pittoresques et les plus inattendus sur la question d'Orient.

Nous détachons de ces pages, naïves sans doute — mais profondément perfides — les documents suivants.

m'exprimer pour dire à Monsieur le Marquis qu'une seule pêche est autorisée en ce moment...

M. le marquis. — Laquelle ?

Maître Jacques. — La pêche à la ligne... et je ne pense pas que Monsieur le marquis veuille...

M. le marquis (riant avec affectation). — Oh ! vraiment, on nous permet la pêche à la ligne ? La Loi nous accorde cela... (D'un ton plus sérieux) Vois-tu, Jacques, en quel abîme la Révolution nous a plongés ?... J'irais, moi, le descendant des croisés, tenant un roseau entre les mains, me mettre à la merci d'un goujon !

Maître Jacques. — Je suis véritablement désolé de ne pas pouvoir procurer à Monsieur le Marquis...

M. le marquis. — Cela suffit... Puisqu'il en est ainsi, puisque, de par la Loi, nous ne pouvons ni chasser, ni pêcher, tu vas m'accompagner dans une petite tournée de révision...

Maître Jacques. — Monsieur le Marquis fait donc partie du conseil de révision ?...

M. le marquis. — Fi !... l'ignorant ! Tu ne me comprends pas... Il s'agit de la révision de la constitution... Je veux faire pénétrer dans l'esprit de nos populations rurales cette idée qui sera notre salut... Aussi, tu vas m'indiquer tous les hommes dont le cœur n'a jamais été souillé par les doctrines révolutionnaires... les honnêtes gens enfin.

Maître Jacques. — Parmi les voisins de M. le marquis, je n'en connais pas de plus respectable que le père Mathurin. Honnête homme, bon père de famille, assidu aux offices religieux, il est l'honneur et l'exemple de la contrée...

M. le marquis. — Bien ! Dirigeons-nous donc tout d'abord chez lui. Nous verrons ensuite ce que nous aurons à faire.

Le marquis, guidé par son intendant, descend aussitôt de la terrasse du château féodal ; il franchit le parc et gagne le sentier qui conduit à la ferme du père Mathurin. Nos deux personnages cheminent rapidement — le marquis agité, mais fier comme un inamovible qui va donner des conseils à des sabordonnés et non demander des services à

des électeurs — l'intendant, incertain et pensif, attentif aux moindres mouvements du maître.

Maître Jacques. — Je demande pardon à Monsieur le Marquis d'interrompre ses réflexions ; mais voici justement le père Mathurin qui s'avance vers nous à la tête d'un attelage de bœufs...

Le père Mathurin, reconnaissant le marquis, salue poliment et passe.

M. le marquis (désappointé). — Père Mathurin, arrêtez-vous donc un instant... J'ai à vous parler.

Le père Mathurin. — Qu'y a-t-il, Monsieur le Marquis, je suis tout à votre service.

M. le marquis. — Je venais vous rendre visite ; mais, puisque vous êtes occupé, j'y renonce.

Le père Mathurin. — Certainement, si j'avais su... si j'avais pu prévoir... je vous aurais attendu à la ferme... Mais des travaux urgents m'empêchent en ce moment...

M. le marquis. — Eh bien ! père Mathurin, puisqu'il en est ainsi, faites avancer vos bœufs ; je vous accompagnerai jusqu'à votre champ ; cela me fera faire de l'exercice et j'en profiterai pour vous entretenir sur une question palpitante... la Révision de la Constitution... L'article 8...

Le père Mathurin. — Si vous parlez de révision, Monsieur le Marquis, nous serons vite d'accord, car je trouve qu'il y a beaucoup de choses à réviser dans nos lois...

M. le marquis. — En effet. D'abord, il est évident que les grands principes sociaux ne sont pas suffisamment protégés par la Constitution actuelle...

Le père Mathurin. — Ecoutez, Monsieur le Marquis, moi, je suis un homme terre-à-terre ; je ne comprends pas les grandes phrases, mais je trouve excessive la loi qui oblige mon fils aîné à faire cinq ans de service militaire, tandis que...

M. le marquis. — C'est la Révolution qui a amené la conscription...

Le père Mathurin. — Je trouve que la même loi, qui permet à votre fils, moyennant quinze cents francs

de ne faire qu'un an, est peu équitable... (Le marquis fait la grimace.) Est-ce vraiment la Révolution qui nous a valu cela ? Je l'en blâme comme vous... Je trouve aussi que les petits propriétaires sont accablés d'impôts auxquels échappent, Monsieur le Marquis, vos rentes et vos titres... Je pense qu'il est temps de réviser tout cela ; si vous entendez la révision de cette manière... je suis tout dévoué à votre cause.

M. le marquis (d'un air de dépit mal contenu). — J'aperçois, dans le lointain, un de mes amis... je suis donc forcé d'interrompre cet entretien que nous reprendrons plus tard. Au revoir, père Mathurin.

Le marquis, suivi de son intendant, s'éloigne rapidement.

M. le marquis. — Ainsi, maître Jacques, voilà, selon vous, le plus honnête homme du pays... Un révolutionnaire ! Un socialiste !... Ah ça, les autres sont donc des anthropophages !... Maître Jacques, vous êtes un faquin et un benêt.

Maître Jacques. — Je demande pardon à Monsieur le Marquis... je me suis laissé tromper...

M. le marquis. — C'est bon... Je partirai demain ; vous ferez préparer mes malles.

Maître Jacques. — Comment ! Monsieur le Marquis nous prive sitôt de l'honneur de sa...

M. le marquis. — Oui ; c'est résolu. Le séjour de la campagne est décidément insupportable.

En parlant ainsi, nos interlocuteurs regagnent le château. Le marquis s'enferme dans son cabinet de travail en attendant l'heure de déjeuner. Il dépouille fiévreusement son courrier. En tête d'un journal, il remarque une circulaire du ministre de l'intérieur aux préfets, dans laquelle se trouve la phrase suivante :

« Vous vous attacherez à ruiner des espérances factieuses dans l'esprit des anciens partis. »

Le marquis fait un bond et se cramponne à la sonnette. Quelques instants après son intendant se présente.

M. le marquis. Maître Jacques, je pars dans une heure ! Je vais interpeller le ministre !! CADET.

\* \*

Salonique (Vaucluse).

\* \*

\* \*

\* \*

\* \*

\* \*

\* \*

\* \*

Cavaillon (Turquie d'Europe).

Deux consuls étrangers, qui étaient depuis quelque temps en villégiature dans le pays, ayant eu l'imprudence de présenter quelques timides observations à ces énergumènes, n'ont pas tardé à expier leur héroïsme par la mort la plus atroce. Ils ont été littéralement assommés.

L'infortunée aurait infailliblement péri, à son tour, sans l'intervention inespérée d'un certain nombre de Turcs qui, attirés par le bruit et révoltés par un pareil débordement de fanatisme, ont réussi à l'arracher des mains de cette foule sanguinaire.

Une dernière dépêche annonce que le gouvernement turc, uniquement inspiré par l'amour de l'humanité et le respect de la liberté de conscience, vient d'envoyer une escadre dans les eaux de Cavaillon.

CLAUDE-POSSE.



## GANDOISES DE LA SEMAINE

Quelle dèche ! mon Empereur.

La petite pluie, qui est connue sous le nom de *mouvement administratif*, vient de faire à Lyon une victime dont la chute n'a causé ni un regret, ni un pleur.

Longtemps il avait fait trembler autour de lui tout un personnel famélique ; longtemps sa parole de sacristain commanda ; longtemps les réunions de réacteurs et de cléricaux se crurent honorées par sa présidence.

Il avait servi avec le même succès — pour lui — divers gouvernements et les opinions les plus opposées. Inébranlable, comme un roc en carton-pierre, il avait utilisé son influence et les capacités auxquelles on croyait, sur sa parole, au profit de lui et des siens.

Le 4 septembre lui créa des loisirs, qu'il accueillit d'autant mieux, dit-on, qu'il eut l'esprit de se les faire payer, ce dont ses amis ont dû le féliciter. — Très fort, le gaillard.

Depuis, il a été pris d'une immense pensée d'ambition ; enivré par des succès intimes, il a voulu être député. Ainsi qu'on l'a dit, après avoir travaillé pour les autres, il a essayé de se produire. Quel malheur ! Se croire si puissant, avoir préparé de longue main une candidature comme la sienne, et rentrer chez soi avec une veste de bourracan.

Tel est le sort de M. Abel Sauzey, que la petite pluie, qui a si à propos abattu le grand vent, a rendu aux douces, imbibées de fiel, peut-être, de la vie privée.

Le cléricisme et le bonapartisme viennent de subir un rude échec.

Fassent le ciel et le ministère que ce ne soit pas le dernier !

Eh bien, mais, dites donc ! Et M. Desmaisons, l'aimable exécutif des ordres de M. Ducros, qu'inspirait si intelligemment M. Abel Sauzey ?

Tombé ! mes enfants, tombé ! Troisième dessus, comme dirait M. Senterre s'il savait ce que c'est qu'un théâtre !

Troisième dessous ! Plus rien ! Disparu !

Ah ! fortune, voilà bien de tes coups !

Un homme qui se portait si bien, et qui ne demandait pas mieux — toujours comme M. Abel Sauzey — que de continuer à recevoir des appointements du gouvernement de la République.

Avoir eu l'honneur d'être, en même temps que les Coco et les Bouvier, le collaborateur de M. Joseph Ducros. S'être presque illustré par son dévouement à l'amour de ce qui n'était pas républicain, et tomber comme un simple de Gourlet ! Vrai ! c'est pas de chance.

Bast ! Consolez-vous, ô Max, votre ancien bourgeois va quitter le ministère ; il n'est pas homme à se croiser les bras, autrement que pour singer Napoléon — l'ancien. Le jour où il les ouvrira, ce sera pour vous y serrer et vous associer à la fortune nouvelle qu'il doit se créer en Afrique, en dirigeant un chemin de fer.

Si, comme votre maître, vous avez la passion du galon, vous pouvez espérer une casquette de chef de train, et même, qui sait, les trois galons du chef de gare.

Le train qui vous emmènera sera un véritable train de plaisir — pour ceux qui le verront partir.

Adieu ! mais pas au revoir.

Hip ! hip ! là, là, là. C'est lui, le voilà, Auriol, le vrai Auriol ! l'homme aux culbutes insensées, l'équilibriste sans pareil ; le clown sans rival ; le paillasse qui a sauté pour plusieurs générations, et qui l'a fait, sans changer d'uniforme ni de cocarde.

Il n'a servi qu'un maître : le public. Jamais il n'a retourné son habit, et, comme Zéphirine, la protégée de Bilboquet, il a toujours sauté honnêtement :

..... que d'hommes en ce monde,  
N'en peuv'nt, hélas ! pas dire autant !

Sans doute, c'est très-beau, mon brave Auriol, de rester fidèle à son passé et à ses convictions, mais, vous le savez trop, ça n'enrichit pas. Quand les sauteurs politiques se retirent, gras et fleuris, dans un bon fromage de Hollande, il faut courir le monde alors qu'on n'a plus de jambes, sourire malgré tout et répéter, quoi qu'on en ait, le fameux hip ! hip ! là, là, là.

Enfin, votre réputation est restée intacte et pure ; vous avez amusé nos pères et vous nous délassiez du spectacle des palinodies de ceux pour qui, bien plus que pour vous, le poète a dit :

Paillasse, mon ami,  
N'saute pas à demi,  
Saute pour tout le monde !

Tous les saltimbanques ne sont pas au cirque Rancy, où [le public lyonnais est heureux d'aller vous applaudir.

Sautez [longtemps encore, Auriol : vous sautez honnêtement.

Un peu d'histoire, en passant :

Tout le monde connaît à Lyon, les quelques filles à qui l'on permet, sans qu'on sache trop pourquoi, d'étaler aux fauteuils d'orchestre du Grand-Théâtre, des charmes passés et des toilettes tapageuses.

Elle font grand bruit, ces cocottes, qui transforment le théâtre en trottoir et le foyer en bourse de plaisir (?)

Ce que l'on sait moins, c'est que l'une d'elles, aussi ignorante que possible, fait des efforts inouis pour s'instruire. Afin d'arriver à son but, elle accable de questions les jolis messieurs qui se font une joie — naturellement — de lui être agréables et utiles.

L'un d'eux a collaboré à l'instruction de la donzelle, dans les conditions suivantes :

Deux personnes causaient, et l'une d'elles prononça assez haut pour être entendue, ces mots : *ovipares* et *vivipares*.

La cocotte, toute interloquée par ces expressions qu'elle ne connaissait pas, se pencha vers son adorateur de ce soir-là, et lui en demanda l'explication.

— Hum ! fit l'interpellé en se grattant le front, *ovipares* et *vivipares* ?... ça veut dire... parbleu ! ça veut dire qui vit sur terre et dans l'eau !!

Voilà une réponse qui peut vous donner une riche idée du degré d'instruction de la cocotte surannée, si tous ceux qu'elle a aimés et interrogés sont de la force du professeur dont nous avons entendu la leçon.

(Historique.)

GNAFRON.

## PENSÉES D'UN VIEUX DE LA CHARITÉ

Vous êtes en présence d'un pêcheur à la ligne, d'un maraîcher et d'un financier, auxquels vous adressez la question suivante :

— Quelle est la plus belle dépêche ?

*Le financier.* — C'est celle qui m'apporte la nouvelle de la hausse de mes actions.

*Le maraîcher.* — C'est celle qui mûrit sur mes espaliers.

*Le pêcheur à la ligne.* — C'est celle, hélas ! que je ne réaliserai jamais.

\* \* \*

L'afficheur habituel des bateaux-omnibus a droit à la qualité d'homme de lettres, puisqu'il colle-à-bord.

\* \* \*

On lit dans un journal réactionnaire :

« L'autre jour, un charretier, qui avait eu l'imprudence de s'asseoir sur les bancards de sa voiture, est tombé sous LA roue qui lui a écrasé une jambe. »

Quel dommage pour ce malheureux qu'il ne soit pas tombé sous l'autre roue !

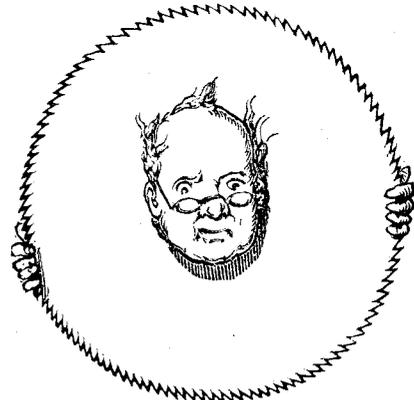
\* \* \*

Dans ces temps de chaleurs, entre deux moos, il ne faut pas choisir le moindre.

PÈRE COQUARD.

Le *Cirque Bell*, dont on annonce la prochaine arrivée dans notre ville, est un des plus beaux et des plus complets qui voyagent actuellement en Europe. Nul doute qu'il ne trouve encore à Lyon le succès qui semble le suivre partout.

Dès aujourd'hui, nous engageons nos lecteurs à disposer à l'avance d'une soirée qu'ils sont assurés de passer agréablement au cirque de Perrache.



## ÉQUEVILLES

La géographie est à l'ordre du jour.

Un instituteur d'un département de l'Est vient d'imaginer un système mémnotéchnique que ses élèves doivent singulièrement apprécier.

Exemple : Ayant une soif de *l'Yonne*, et sachant à quoi *l'Auxerre*, en homme de *Sens*, j'y *Joigny* du sucre ; puis je dis : *Tonnerre ! Avallon !*

+

Ce même instituteur, fort bon républicain, reçoit de son inspecteur académique le conseil de s'abstenir de toute propagande anti-monarchique.

Voici la réponse de l'instituteur :

« Monsieur, le code *indicatif* que vous me donnez pour ma conduite me semble *imparfait*. Il n'est même pas conditionnel. Mon sentiment s'oppose à ce que j'y *participe*. Mon *passé* est une garantie de mon *présent*. Ne craignez point que j'élève le *verbe* ; mais je vous ferai remarquer que le calme public est *plus que parfait* aujourd'hui et que votre ordre est trop *impératif* pour que je m'y soumette, même dans un temps *futur*. »

TROMPETTE.

Le Gérant, THEULE.